

**Jacques Lordat (1773-1870),
de Tournay (Hautes-Pyrénées) à Montpellier :
la naissance de la “neuropsychologie cognitive du langage”**

par **Jean-Luc NESPOULOUS**

MOTS-CLÉS :

Langage - Pathologie - Aphasie - Neuropsychologie - Sciences cognitives.

RÉSUMÉ :

Jacques Lordat (1773-1870) a fait une exceptionnelle carrière, d'une cinquantaine d'années, à la Faculté de Médecine de Montpellier, dont il fut un temps Doyen. Très tôt, il s'intéressa aux troubles du langage consécutifs à des crises d'apoplexie (cf. sa description des troubles manifestés par son collègue – médecin et naturaliste – Pierre Marie Auguste Broussonnet (1761-1807)). Ses observations le conduisirent à une modélisation des différentes étapes de l'acte de parole – de sa conception initiale jusqu'à sa réalisation ultime par les organes de la phonation –, et ce plusieurs années avant qu'il ne souffre lui-même d'une aphasie transitoire (1825) qui ne manqua pas d'alimenter la poursuite de sa réflexion sur le sujet jusqu'à la fin de sa carrière. Indiscutablement, Jacques Lordat fait rétrospectivement figure de fondateur de la neuropsycholinguistique cognitive.

C'est pour nous un grand honneur et un grand plaisir que de venir parler de Jacques Lordat à Montpellier, dans la bonne ville où il effectua la totalité d'une carrière universitaire qui le mena jusqu'au décanat de sa prestigieuse Faculté de Médecine, ... et d'en venir parler, qui plus est, quelques vingt ans après avoir fondé, à Toulouse (1990) un laboratoire de Neuropsycholinguistique qui porte (toujours) son nom, et ce pour des raisons qui devraient clairement ressortir de notre bref exposé.

**Jacques Lordat (1773-1870) ou quand il n'était pas bon bec
que de Paris !**

Jacques Lordat naquit à Tournay, près de Tarbes (Hautes-Pyrénées), le 11 février 1773. Pendant son enfance, son adolescence et tout au long de ses années de formation initiale, à Tarbes, on peut imaginer que la profession de son père, Jean Lordat, – “maître en chirurgie” – exerça une certaine influence sur son parcours professionnel puisqu'on le retrouve en 1793, à vingt ans, à Plaisance (Gers), “admis dans les hôpitaux militaires comme élève en chirurgie” (Larousse, 1878). Selon Michel, Jean-Marie Bayle qui, en 1939, à l'Université de Bordeaux, consacra sa thèse en médecine aux “Fondateurs de la doctrine française de l'aphasie”, il fut en partie formé en cette ville par un certain Docteur Broca (cela ne s'invente pas !). dont

notre collègue et ami André Roch Lecours se demandait s'il ne se serait pas agi du père de Paul Broca (qui ne naîtra, lui, qu'en 1824). Broca, père et fils, sont tous deux natifs de Sainte-Foy-la-Grande, distante de Plaisance d'à peine 160 kilomètres, cette dernière ville étant située à 60 kilomètres de Tournay... En fait, il semble bien que cette hypothèse ne soit pas la bonne. De 1792 à 1793, Plaisance eut un maire du nom de Dominique Broqua (1765-1831), lequel appartenait "à une petite lignée de médecins de Plaisance puisqu'il était le fils du maître chirurgien Bernard Broqua (1717-1790) et le petit-fils – par sa mère – de François Lalanne (1693-1765), lui aussi chirurgien du lieu sous le règne de Louis XV. Ses grandes qualités professionnelles ⁽¹⁾ expliquent probablement sa fonction de formateur auprès de trois élèves en chirurgie retrouvés dans divers documents. Le jeune Jacques Lordat, de Tournay, âgé de 21 ans est "en stage" chez lui au printemps 1793 aux côtés de deux autres élèves : Antoine Labadie et Claude Laborde, tous deux âgés de 21 ans comme Jacques Lordat. Philanthrope, Dominique Broqua assure durant de très longues années la fonction de "médecin des pauvres" du bureau de bienfaisance du canton de Plaisance. Il est aussi membre correspondant de l'Académie Royale de Médecine de Paris qui a sûrement reçu ses rapports sur l'état sanitaire de la population de la petite région. Passionné de criminologie, il recueille le crâne d'un condamné à mort, guillotiné sur la place de Plaisance en 1828." ⁽²⁾

Jacques Lordat, pour d'évidentes raisons non médicales ⁽¹⁾, aurait accompagné son maître à Paris, en l'an II, pour "y apporter l'adhésion de ses concitoyens à la nouvelle constitution" (Lavabre-Bertrand, 1992).

"Nommé chirurgien aide-major à l'armée des Pyrénées, il y tombe malade et vient en convalescence à Montpellier, où vient de s'ouvrir la nouvelle "Ecole de Santé". Il en suit les cours en auditeur libre et est admis, en l'an V, à valider cet enseignement en une seule série d'examen, comme nombre de ses collègues dans le même cas" (Lavabre-Bertrand, 1992).

Le Professeur Paul-Joseph Barthez (1734-1806), chantre du *vitalisme*, véritable doctrine développée dans cette faculté, se prit d'amitié pour Jacques Lordat. Il le fit nommer *prosecteur* de la Faculté de cette ville et lui légua ses manuscrits.

En 1813, à la mort du Pr. Dumas, Jacques Lordat fut choisi pour lui succéder à la chaire de physiologie qu'il devait occuper pendant plus de cinquante ans, c'est-à-dire jusqu'à un âge proche de 90 ans".

Il mourut le 25 avril 1870, à 5h du matin, en la maison Kulnholtz ⁽³⁾, rue Puits du Temple, à Montpellier.

Jacques Lordat et la modélisation de la parole

Notre propos n'est pas de couvrir l'ensemble des thématiques qui occupèrent l'esprit de Jacques Lordat au long de sa longue carrière universitaire. Nous nous concentrerons sur l'enseignement qu'il dispensa dès 1820 – avant Bouillaud (1825), Marc Dax (1836) et Broca (1865) – en matière d' "analyse de la production de la parole". Cet enseignement se trouva involontairement enrichi, quelques années plus tard, par sa propre expérience de patient frappé d'aphasie (1825), une aphasie dont il récupéra largement et dont il nous livra son introspection rétrospective.

L'analyse de l'acte de parole, tel que Jacques Lordat le conçoit, avant et après son épisode aphasique, consiste en l'identification de différents niveaux et de différentes étapes dans la transmutation du sens en sons, sur le versant de la production du langage oral.

Comme Franz Joseph Gall (1758-1828) – mais dans un contexte différent – Jacques Lordat “fractionne” le comportement verbal en diverses opérations mentales, chacune étant susceptible d’être perturbée indépendamment des autres. Si, dans sa démarche analytique, il ne recourt pas au terme moderne de “dissociation” (entre les composantes qui sont perturbées et celles qui sont encore opérationnelles chez un individu donné), il n’en demeure pas moins que la notion est bien présente à son esprit.

Pour l’engendrement d’un message oral bien formé, Jacques Lordat considère comme indispensables les dix niveaux, opérations ou étapes suivants :

- 1) Circonscription du sujet ou de la pensée à transmettre,
- 2) Division du sujet principal en pensées partielles ou en propositions, et des propositions en idées élémentaires,
- 3) Corporification des idées en sons ou remémoration des sons antérieurs conservés dans la mémoire (sons signifie ici “mots” ; on parlera plus tard d’ “images acoustiques”),
- 4) Disposition syntaxique de ces sons,
- 5) Exécution de ces sons par des mouvements synergiques imprimés aux organes vocaux,
- 6) Attention au rythme et à la prosodie,
- 7) Lutte contre l’instabilité d’énergie des muscles,
- 8) Etude intuitive des organes de la parole (Lordat est ici un précurseur de la phonétique, discipline à laquelle l’abbé Jean-Pierre Rousselot donnera un statut expérimental en 1897),
- 9) Compensation solidaire des sons vocaux dans l’ordre mécanique en changeant les mouvements (Lordat évoque ici les phénomènes de “coarticulation”, ou contamination, entre sons successifs),
- 10) Surveillance perpétuelle contre l’affaiblissement progressif de la *force vitale* (où l’on voit émerger l’influence de Barthez et de son vitalisme).

Lordat défend la plausibilité de chacun de ces niveaux par divers exemples tirés de l’observation de tel ou tel patient OU de lui-même (... après 1825 et la survenue de son aphasie transitoire et sa récupération).

Les cinq premiers niveaux constituent pour lui de véritables étapes successives du processus d’encodage d’un message verbal. Les cinq rubriques suivantes font plutôt penser à des mécanismes de contrôle, dans une phraséologie plus moderne. Quant au dernier item, nous avons envie de le paraphraser, ici encore en termes plus modernes, en parlant de “maintien du contrôle attentionnel” indispensable au développement de toute activité humaine complexe, verbale ou autre.

Nous n’entrerons pas dans le détail de l’argumentaire de Lordat mais nous donnerons deux exemples qui illustrent bien la méthode qu’il a mise au point pour tenter de justifier, à partir de données cliniques observées avec minutie, la plausibilité cognitive de l’existence de tel ou tel niveau postulé dans son modèle.

Première observation (datant d'avant 1820)

“Très longtemps avant ma maladie, j’avais été appelé à Saint-Guilhem le Désert pour aller voir un ecclésiastique qu’on disait atteint d’apoplexie /.../. Quand j’arrivai, le prétendu apoplectique était assis sur son lit, très éveillé ; il me reçut d’un air gracieux et ouvert. Il sembla s’occuper plus de moi que de lui. J’étais venu à cheval ; le temps était mauvais. Il fit des signes pour faire entendre qu’il fallait d’abord me réchauffer et me faire dîner. Ce langage, tout muet qu’il était, fut assez significatif pour que tout le monde se mit en mouvement et obéit. Mais il voulait donner un autre ordre que personne ne comprenait. Il montrait son impatience par deux mots très vigoureux dont l’un était “iii” et l’autre le juron le plus énergique de notre langue, qui commence par la lettre “f” et que nos dictionnaires n’ont jamais osé écrire. Ces cris furent répétés un grand nombre de fois... jusqu’à ce qu’on eût deviné son intention, qui était qu’on soignât mon cheval...”

Jacques Lordat, avant même sa propre maladie, nomma ce type de trouble du langage “amnésie verbale” ou “alalie par amnésie verbale”. En bref, le patient savait parfaitement ce qu’il voulait dire mais il ne pouvait trouver les mots pour le dire. “Je le sais mais je peux pas le dire” ! Combien de fois avons-nous entendu, nous-mêmes (comme tout neurologue), un aphasique (dit de Broca) s’exprimer ainsi !

Deuxième observation : l’aphasie de Lordat vue par lui-même

En 1825, pendant l’été, Jacques Lordat est atteint d’alalie ou d’amnésie verbale.

Voici ce qu’il écrit quelques années plus tard :

“Je m’aperçus qu’en voulant parler je ne trouvais plus les mots dont j’avais besoin. Ce symptôme me surprit et me rendit méditatif. Je voulais me persuader que cet embarras avait été une distraction passagère, et qu’avec un peu d’attention la parole serait toujours la même. J’étais dans ces réflexions lorsqu’on m’annonça qu’un personnage, qui était venu dans ma maison pour avoir de mes nouvelles, s’était dispensé de me voir dans la crainte de m’incommoder. J’ouvrais la bouche pour répondre à cette politesse. Ma pensée était toute prête. Mais les sons qui devaient la confier à l’intermédiaire n’étaient plus à ma disposition. Je me retourne avec consternation et je dis en moi-même : il est donc vrai que je ne puis plus parler !”

“La difficulté s’accrut rapidement et, dans l’espace de vingt-quatre heures, je me trouvais privé de la valeur de presque tous les mots. S’il m’en restait quelques-uns, ils me devenaient presque inutiles, parce que je ne me souvenais plus de la manière dont il fallait les coordonner pour qu’ils exprimassent une pensée. Je me trouvais donc atteint d’alalie incomplète”. En termes modernes, Lordat fut alors frappé d’agrammatisme (= style télégraphique ou parler “petit nègre” (sic): “moi aimer vous”, l’exemple est de Lordat.).

Le tableau clinique s’aggrave encore. Lordat décrit ainsi son ressenti :

“Je n’étais plus en état de recevoir les idées d’autrui, parce que toute l’amnésie qui m’empêchait de parler me rendait incapable de comprendre assez promptement les sons que j’entendais pour que j’en pusse saisir la signification ... Je pensai qu’un étranger qui commence à balbutier notre langue et qui a toutes les peines du monde à trouver les noms des choses les plus communes et à les prononcer, devait me ressembler sous divers points de vue”.

Il ajoute :

“Ne croyez pas qu’il y ait eu le moindre changement dans les fonctions du sens intime. Je me sentais toujours le même intérieurement. L’isolement mental, la tristesse, l’embarras, l’air stupide qui en provenait, faisaient croire à plusieurs qu’il existait en moi un affaiblissement des facultés intellectuelles. Cette erreur causa du chagrin à quelques-uns, de la satisfaction à d’autres”. Sur ce dernier point, le Dr. Guardia, au lendemain de la mort de Jacques Lordat, en 1870, publia un article, dans la *Gazette Médicale de Paris*, dont nous extrairons l’anecdote suivante :

“Ce fut pendant cette maladie que Lallemand (collègue de Lordat à Montpellier) étant allé lui rendre visite avec son collègue M. Dubreuil, professeur d’anatomie, dit à ce dernier, en des termes faisant référence aux enseignements de Barthez, au moins partiellement repris par Lordat : “Pour le coup, le *principe vital* est bien foutu !”. De toute évidence, il pensait que Lordat ne décoderait pas le message mais celui-ci, ayant récupéré (ce qui lui prit environ 4 ans), lui rappellera l’épisode, ce qui montre bien que l’amnésie verbale de Lordat n’avait point été totale et que son intelligence, son “sens intime”, bref, les pensées qu’il souhaitait exprimer étaient “à l’état normal” en dépit des dysfonctionnements langagiers dont il souffrait.

Lordat compléta ses observations symptomatologiques en forgeant d’autres notions qui sont toujours de mise même si elles portent d’autres noms dans la terminologie actuelle. Nous n’en donnerons que deux exemples :

- 1) Pour indiquer que, parfois, le mot infructueusement recherché par le locuteur va se trouver remplacé par un autre (souvent proche du mot-cible au plan sémantique), Lordat forge le terme de “*paramnésie*”, terme qui, quelques décennies plus tard, sera remplacé par “*paraphasie verbale*” ou “*paraphasie sémantique*” (toujours d’actualité de nos jours). Voulant demander un *livre* à quelqu’un, il demande finalement un “*mouchoir*” (ici “*paraphasie verbale*” sans lien sémantique).
- 2) Pour indiquer que, parfois, les sons constitutifs d’un mot (on dirait aujourd’hui les “*phonèmes*”) ne sont pas ordonnés séquentiellement de manière adéquate, Lordat parle toujours de *paramnésie* ou de *paralalie*, mais il situe ces phénomènes à un niveau inférieur (postérieur) dans son modèle à 5/10 strates mentionné précédemment. On retrouve là, sans le moindre doute, l’ancêtre de la “*paraphasie phonémique*”. Voulant dire “*raisin*”, il prononce “*sairin*” ; de même “*musulman*” devient “*sumulman*” . On sait depuis une cinquantaine d’années, que ce type d’erreurs – par déplacements de phonèmes – constitue le type le plus fréquent d’erreurs de production orale, y compris chez les locuteurs normaux (Fromkin, 1973).

Comme notre communication a lieu dans un amphithéâtre situé dans les locaux de l’Institut de Botanique, rue Auguste Broussonet (1761-1807), nous ne pouvons omettre de parler aussi de l’observation que Jacques Lordat fit de son collègue, médecin et naturaliste, frappé lui aussi d’aphasie (en 1806, donc presque 20 ans avant lui) mais présentant, selon Lordat, bon nombre de symptômes différents de ceux qu’il manifestera plus tard et sur lesquels il reviendra dans ses écrits ultérieurs. La lecture du texte de Lordat à propos de Broussonet (ainsi que celle du successeur de ce dernier au Jardin des Plantes de Montpellier, Augustin Pyramus de Candolle (1778-1841)) est absolument indispensable pour quiconque s’intéresse au

“manque du mot” (= à l’“anomie”) dans l’aphasie. Lordat en particulier y soulève plusieurs hypothèses qui font encore aujourd’hui l’objet de recherches neuropsycholinguistiques (Cf. rôle de la catégorie grammaticale vs. rôle de la fréquence lexicale...) (4).

Pour conclure sur ce point, nous invitons vivement quiconque à lire ceux des écrits de Jacques Lordat qui ont été publiés ou re-publiés (Hécaen & Dubois, 1969) (5).

Une fois cette lecture effectuée, la consultation des modèles psycholinguistiques de la production du langage qui ont été mis au point, un siècle après la mort de Lordat, par V. Fromkin (1973), M. Garrett (1980), P. Levelt (1989) et nous-mêmes (1973, 200 ans exactement après sa naissance !) rendra frappante la forte ressemblance existant, de fait, entre les architectures fonctionnelles proposées par ces auteurs et celle – certes un peu plus “rustique” – avancée par Jacques Lordat dans ses écrits, et certainement enseignée par ce dernier dès 1820, soit 45 ans avant les publications de Paul Broca qui ne le citera jamais ! Nous y reviendrons plus loin.

Jacques Lordat, la cognition et la localisation cérébrale

Sur ce thème qui s’avèrera crucial pour Paul Broca et ses successeurs, la position de Jacques Lordat est très claire :

Le maître montpelliérain écrit :

“Vous pensez bien qu’on m’a souvent demandé et que je me suis souvent demandé à moi-même s’il était vrai que, dans le lieu de l’agence intellectuelle (c’est pas beau comme expression ?), il y eût une partie où se réservent les souvenirs des sons verbaux, et si les désordres survenant dans cette région rendaient difficile ou impossible la remémoration des mots, mais je n’ai rien appris ni senti qui m’aidât à cette question. Un léger nuage douloureux sur le bas du front m’a longtemps incommodé pendant ma maladie et ma convalescence, mais j’ignore si la sensation résidait dans les sinus frontaux, ou si elle occupait la base correspondante du cerveau. D’ailleurs elle a continué à l’époque où je sentais que l’amnésie s’affaiblissait. Un fait de ce genre n’est pas assez significatif pour en tirer une induction”.

En écrivant ces lignes, Lordat avait certainement en tête les écrits de Gall et de Bouillaud qui proposaient de localiser le langage, bilatéralement, dans les lobules antérieurs du cerveau !

Un tel refus de localiser peut bien sûr s’expliquer en partie, à l’époque, par le manque de moyens d’observation du cerveau autres que l’autopsie – moyen qu’utilisera Paul Broca quelques décennies plus tard.

Néanmoins, elle trouve certainement une explication complémentaire, fut-elle partielle, dans l’enracinement de Lordat dans la pensée de Barthez qui fut, au moins pour un temps, maître à penser de la Faculté de Médecine de cette ville. Il ne faut, en effet, point oublier que le Vitalisme, selon Lalande dans son “vocabulaire technique et critique de la philosophie” est “une doctrine d’après laquelle il existe en chaque être vivant un “principe vital”, distinct à la fois de l’âme pensante et des propriétés physico-chimiques du corps, gouvernant les phénomènes de la vie”. Un tel “principe vital”, expression malicieusement prononcée par Lallemand (cf. supra) vient en quelque sorte briser le dualisme cartésien “Corps-Esprit”, ou

“Cerveau-Esprit”. Une conférence à part entière mériterait d’être consacrée à un tel domaine. Elle devrait alors convoquer les travaux de bon nombre de penseurs-chercheurs, depuis Hippocrate jusqu’à Barthez et après lui,

Dans un tel contexte, Jacques Lordat s’avère clairement précurseur en matière de *psychopathologie fonctionnelle*. Il peut même, selon nous, être considéré légitimement comme le fondateur de la neuropsychologie cognitive du langage dont les deux chantres modernes sont Jerry Fodor (“La modularité de l’esprit humain”, 1983) et Hilary Putnam (“Représentation et réalité”, 1988), tous deux s’affranchissant totalement de considérations neurobiologiques et neurophysiologiques au profit de l’édification d’une vision fonctionnelle de l’architecture du langage dans l’esprit humain, et ce même si chacun sait bien que l’esprit est “hébergé” dans le cerveau et non dans le foie, le cœur, ... comme à d’autres époques. C’est là la thèse que nous avons défendue, avec notre regretté collègue et ami André Roch Lecours (Lecours et al., 1987).

Toujours dans un tel contexte, il conviendrait, dans une autre conférence, de rouvrir le débat en fonction des évolutions récentes de technologies qui permettent d’observer le fonctionnement du cerveau, y compris chez le sujet sain, alors que ce dernier est impliqué dans telle ou telle tâche langagière : Pet Scan, IRMf, MEG, potentiels évoqués...

La question fondamentale demeure ici la suivante : l’imagerie fonctionnelle cérébrale permet-elle d’expliquer **comment** fonctionne une faculté cognitive comme le langage (ou d’autres fonctions), au-delà de la simple identification/localisation topographique des zones cérébrales et/ou des réseaux neuronaux impliqués ? De manière un peu brutale, une telle question renvoie fatalement à la phrénologie d’un Gall.

Si ce dernier s’intéressait aux grands criminels et à la déformation de leur crâne, certains chercheurs actuels tentent bien de localiser le mensonge dans le cerveau, à grand renfort d’imagerie fonctionnelle cérébrale. En date du 23 mars 2012, 614 cas ont été répertoriés aux Etats-Unis pour lesquels les images obtenues par IRMf ont été introduites au niveau pénal comme “preuves”. En France, le Comité National d’Ethique a récemment formulé plusieurs recommandations à cet égard, appelant à la “plus grande vigilance devant le développement de tels tests *dits* de vérité”.

La prudence d’un Lordat demeure donc encore de mise !

En guise de conclusion : vers une réhabilitation de Jacques Lordat

Comme on l’aura deviné, notre exposé ne peut que se terminer par un plaidoyer en faveur de la réhabilitation de Jacques Lordat, un Lordat trop souvent et trop longtemps ignoré par certains de ses contemporains et de ses successeurs,

Certes, nous savons bien que le doute plane sur la date de certains de ses écrits. Certains de ceux-ci n’ont effectivement jamais été retrouvés. Il n’en demeure pas moins que l’enseignement de Jacques Lordat était connu et reconnu par bon nombre de médecins, sans doute parfois par tradition orale plutôt qu’écrite, et qu’il a été cité par d’éminents collègues, parmi lesquels :

- 1) Marc Dax (texte lu à Montpellier en 1836, un an avant sa mort, et publié par son fils Gustave, en 1865, à quelques jours de la publication de Paul Broca !!!),
- 2) Adolf Kussmaul (1822-1902), qui n'était pas natif de Montpellier mais de Graben, près de Karlsruhe !
- 3) Armand Trousseau (1801-1867) de Tours qui, grâce à Littré, imposa finalement le terme d' "aphasie" contre celui d' "aphémie" que préférait Broca,
- 4) Joseph Grasset (1849-1918), de Montpellier,
et François Moutier (1881-1961), de Caen, auteur d'un volumineux ouvrage sur l'aphasie de Broca avant d'aller inventer la gastro-entérologie...

S'agissant de Jacques Lordat, et même si son enseignement oral avait déjà eu visiblement une influence en dehors de Montpellier, sa première contribution écrite, indiscutable, date de 1843, soit encore 20 ans avant les premiers textes de Paul Broca. Il s'agit d'un texte publié dans le *Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier* (7, 333-353, 417-433 et 8, 1-1) et rédigé avec son accord par son fils adoptif et disciple Marcel-Henri Kühnholtz, qui sera, à son tour, professeur et bibliothécaire à la Faculté de médecine de Montpellier (6).

Pour toutes les raisons indirectement évoquées dans notre exposé, et surtout du fait de son caractère profondément novateur, il est grand temps que les travaux de Jacques Lordat sur l'aphasie soient réhabilités, de même que ceux de Marx Dax qui s'est clairement "fait voler la vedette" par Paul Broca en matière de "dominance hémisphérique gauche" pour le langage (7).

Broca allait abandonner le champ aphasiologique quelques années après ses communications "historiques" pour se lancer dans une craniométrie suspecte que Stephen Gould a fort bien analysée dans son ouvrage, traduit en français sous le titre de "La malmesure de l'homme" (1979). Il commit même un article sur "la déformation toulousaine du crâne" (!) avant de devenir sénateur à vie (jusqu'en 1880).

A travers ces quelques lignes, nous espérons avoir rendu claire la raison principale pour laquelle nous avons décidé, en 1990, de donner le nom de Jacques-Lordat au laboratoire de neuropsycholinguistique cognitive que nous avons alors créé à l'Université de Toulouse.

Ce n'est là que justice !

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Michel Jean-Marie BAYLE, "*Les fondateurs de la doctrine française de l'aphasie*", Bordeaux, Bière, 1939.

Jean-Baptiste BOUILLAUD, "Recherches cliniques propres à démontrer que la perte de la parole correspond à la lésion des lobules antérieurs du cerveau et à confirmer l'opinion de M. Gall sur le siège de l'organe du langage articulé", *Archives générales de Médecine*, 3, 25-45, 1825.

Paul BROCA, "Du siège de la faculté du langage articulé", *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, VI, 377-393, 1865.

Marc DAX, "Lésions de la moitié gauche de l'encéphale coïncidant avec l'oubli des signes de la pensée", lu au congrès méridional de Montpellier en 1836, *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, 2, 260-262, 1865.

Gustave DAX, "Sur le même sujet", *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, 2, 260-262 (cf. référence ci-dessous), 1865.

Jerry FODOR, "*The modularity of mind*", Cambridge, The M.I.T Press, 1983.

Victoria FROMKIN, "*Speech errors as linguistic evidence*", The Hague, Mouton, 1973.

Howard GARDNER, "*The mind's new science. A history of the cognitive revolution*", New York, Basic books inc., 1985.

Merrill GARRETT, "Levels of processing in sentence production", in Brian Butterworth (Ed.) "*Language production : Vol 1. Speech and talk*", London, Academic Press, 1980.

Steven Jay GOULD, "*The mismeasure of man*", New York, Norton, 1981.

Joseph GRASSET, "La fonction du langage et la localisation des centres psychiques dans le cerveau", *Revue de Philosophie*, 1907.

GUARDIA, "Le Professeur Jacques Lordat", *Gazette médicale de Paris*, XXV, 1870 (cité par Bayle, 1939)

Henry HECAEN & Jean DUBOIS, "*La naissance de la neuropsychologie du langage (1825-1865)*", Paris, Flammarion, 1969.

Olivier HÉRAL, "Pierre Marie Auguste Broussonnet (1761-1807), naturaliste et médecin : un cas clinique important dans l'émergence de la doctrine française des aphasies", *Revue Neurologique*, Paris, Masson, 45-52, 2009.

Georges KÜHNHOLTZ-LORDAT & Henri-F PEUCHOT, "Marcel-Henri Kühnholtz. Professeur et bibliothécaire à la Faculté de médecine de Montpellier", *Monspeliensis Hippocrates*, N°24, 7-13, 1964.

Adolf KUSSMAUL, "Die störungen des sprache", *Handbuch von pathologie und therapie von Ziessen's*, 12, 168, 1876.

Thierry LAVABRE-BERTRAND, "*La philosophie médicale de l'école de Montpellier au XIXe siècle*", Thèse de Doctorat, Ecole Pratique des Hautes Etudes (IV^e section), 1992.

André ROCH LECOURES, Jean-Luc NESPOULOUS & Dominique PIOGER, "Jacques Lordat or the birth of cognitive neuropsychology", in Eric Keller & Myrna Gopnik (Eds.), *Motor and sensory processes of language*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, 1-16, 1987.

Willem LEVELT, "*Speaking. From intention to articulation*", Cambridge, The M.I.T Press, 1989.

Jacques LORDAT, *Revue périodique de la société de médecine de Paris* (p. 317). (Cité par Moutier, 1908), 1820.

Jacques LORDAT, "*Analyse de la parole*" (cité par Moutier, 1908), 1823.

Jacques LORDAT, "Leçons tirées du cours de physiologie de l'année scolaire 1842-1843. Analyse de la parole pour servir à la théorie de divers cas d'alalie et de paralalie que les nosologistes ont mal connus (publiées, avec l'autorisation de Lordat, par son élève Kuhnholz)", *Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier*, 7, 333-353, 417-433, et 8, 1-17, 1843.

FRANÇOIS MOUTIER, "*L'aphasie de Broca*", Paris, Steinheil, 1908.

Jean-Luc NESPOULOUS, "La linguistique à la croisée des chemins : de la neurolinguistique à la psycholinguistique. Une application : le circuit de la communication". *Grammatica*, 4, *Annales de l'Université de Toulouse-Le Mirail*, 91-114, 1973.

Jean-Luc NESPOULOUS, “Linguistique, psycholinguistique et neuropsycholinguistique. Un parcours en quatre étapes”, in Xavier Seron & Marc Jeannerod (Eds.), *Neuropsychologie Humaine*, Bruxelles, Mardaga, 317-319, 1994.

André OMBREDANE, “L’aphasie et l’élaboration de la pensée explicite”, Paris, Masson, 1950.

Hilary PUTNAM, “Représentation et réalité”, Paris, Gallimard, 1990.

Jean-Pierre ROUSSELOT, “Principes de phonétique expérimentale”, Paris-Leipzig, Welter, 1897-1901.

Armand TROUSSEAU, “De l’aphasie, maladie décrite récemment sous le nom impropre d’aphémie”, *Gazette des hôpitaux*, 37, 1864 et *Clinique médicale*, 1865.

NOTES

- (1) En dépit de faible écart d’âge entre “maître” et “élèves” : 7 ans !
- (2) Nous reprenons ici les termes d’une communication écrite personnelle de M. Alain Lagors, Professeur d’histoire retraité vivant à Plaisance, obtenue quelques jours après notre conférence à Montpellier. C’est grâce à lui qu’est désormais tranchée, indépendamment des variations orthographiques du patronyme, la question du “Docteur Broca” qui aurait contribué à la formation du jeune Jacques Lordat. Nous le remercions très chaleureusement pour les précieuses informations qu’il nous a livrées.
- (3) Ce nom, ainsi orthographié dans l’acte de décès de Jacques Lordat, est celui de Marcel-Henri Kühnholtz, fils de Marguerite Dessalles, veuve Kühnholtz, que Jacques Lordat épousa en l’an VII (1798-1799 dans le calendrier grégorien). Marcel-Henri avait alors 4 ans et Jacques Lordat l’éleva en même temps que sa fille, Evelyne, qu’il avait eue avec Marguerite Dessalles. Cette fille épousa le Dr. Thomas, de Pézenas, et eut une fille Jacqueline. Ayant perdu sa petite-fille en 1839 puis sa fille, en 1855, Jacques Lordat adopta officiellement, en 1858, Marcel-Henri Kühnholtz qui prit le nom de Kühnholtz-Lordat dont la lignée perdure encore aujourd’hui. Jacques Lordat ne fut pas simplement le père nourricier de Marcel-Henri mais aussi son maître très proche en médecine et en philosophie médicale. Ce dernier joua un rôle important dans la publication, en 1843, de textes présentant la position de Jacques Lordat en matière d’analyse de la parole et de ses dysfonctionnements. (Ces éléments nous ont été communiqués, au terme de notre conférence, par le Pr. Thierry Lavabre-Bertrand qui est l’auteur d’une thèse de doctorat intitulée “La philosophie médicale de l’école de Montpellier au XIX^{ème} siècle”, soutenue, en 1992, à l’Ecole Pratique des Hautes Etudes. Nous le remercions très chaleureusement).
- (4) Augustin Pyramus de Candolle (1778-1841), mais aussi Georges Cuvier (1769-1832), dans leurs éloges historiques, lus début janvier 1808, soulignèrent tous deux que le dommage cérébral responsable des dysfonctionnements linguistiques d’Auguste Broussonet était localisé dans l’hémisphère gauche, et ce une bonne cinquantaine d’années avant Paul Broca et un quart de siècle avant Marc Dax ! Jacques Lordat, quant à lui, n’épilogua pas sur ce point mais il fut celui qui donna la description linguistique la plus fine du tableau clinique présenté par Broussonet. Cf. O. Héral., “Pierre Marie Auguste Broussonet (1761-1807), naturaliste et médecin : un cas clinique important dans l’émergence de la doctrine française des aphasies”, *Revue Neurologique*, Paris, Masson, 45-52, 2009.
- (5) ...de même que les thèses de Doctorat de Michel, Jean-Marie Bayle (Bayle, 1939) et de Thierry Lavabre-Bertrand (1992).

- (6) Georges Kühnholtz-Lordat & Henri-F Peuchot., “Marcel-Henri Kühnholtz. Professeur et bibliothécaire à la Faculté de médecine de Montpellier”, *Monspeliensis Hippocrates*, N°24, 7-13, 1964. Cet article a été porté à notre connaissance par le Pr. Thierry Lavabre-Bertrand que nous remercions, une fois encore, pour son aide.
- (7) Une certaine réhabilitation a été “actée”, en quelque sorte, par la pose d’une plaque au nom des “deux Docteurs Dax “, le 12 juin 1966, sur la place du marché de Sommières par MacDonald Critchley (WFN) Théophile Alajouanine et François Lhermitte en présence des Prs Euzière, Benezech, Romieu et Passouant, ce dernier ayant été l’instigateur et l’organisateur de la cérémonie.